

nal fédéral n'est licite, aux termes des art. 56, 63, chiffre 4, alinéa 2 et 65 de la loi sur l'organisation judiciaire fédérale, que contre des jugements prononçant sur une contestation proprement dite, instruite selon les règles de la procédure civile contentieuse, soit en la forme ordinaire, soit en la forme accélérée, mais il ne l'est point, en revanche, contre une décision intervenue dans la procédure sommaire, alors même que cette décision revêt la forme d'un jugement.

La situation est identiquement la même dans l'espèce; il s'agit aussi d'une décision intervenue dans la procédure sommaire, et non d'un jugement au fond rendu en matière civile, ensuite de procédure contentieuse, dans une contestation à trancher en la forme accélérée.

Le Tribunal fédéral n'est pas davantage compétent pour statuer, en l'état, sur le point de savoir si un seul des associés peut requérir la faillite d'une société en nom collectif, puisque cette question que la cour cantonale a tranchée à la vérité ne se soulève point à l'occasion d'un procès civil proprement dit, mais à l'occasion d'une requête de mise en faillite, laquelle n'appelle pas un jugement au fond dans le sens de la loi.

Par ces motifs,

Le Tribunal fédéral
prononce :

Il n'est pas entré en matière, pour cause d'incompétence, sur le recours du sieur J.-G. Samson.

58. Urteil vom 3. Mai 1895 in Sachen
Rothschild gegen Lang.

A. Mit Urteil vom 9. April 1895 hat das Kantonsgericht des Kantons St. Gallen erkannt:

Der Kläger hat dem Beklagten und Widerkläger 1286 Fr. 73 Cts. nebst Zins vom 21. Juli 1894 (Tag der Klage) an, zu bezahlen.

Die Rechte des Klägers aus Position 47 bis 54 und des Beklagten aus Position 43 bis 46 bleiben einer gesonderten Sachbehandlung vorbehalten.

B. Gegen dieses Urteil ergriff der Kläger und Widerbeklagte die Berufung an das Bundesgericht. Er beantragte, die Schadenersatzforderung des Widerklägers zu streichen und die Entschädigung für verkaufte, aber nicht übergebene Fahrhaben im Sinne seiner Aufstellung zu berichtigen.

Das Bundesgericht zieht in Erwägung:

1. Der Kläger und Widerbeklagte Rothschild hatte von einem Kellenberger das Gasthaus zum Ochsen in Niederruzwyl samt Mobiliar gekauft, und verkaufte dasselbe bald nachher, im Dezember 1893, an den Beklagten und Widerkläger Lang zum Preise von 70,000 Fr. Alles im Ochsen vorhandene, zum Wirtschaftsbetriebe gehörige Mobiliar sollte im Kauf inbegriffen sein, mit Ausnahme der von Frau Kellenberger beigebrachten Aussteuergegenstände und einer Anzahl anderer Objekte. Bei seinem Einzuge, Mitte Dezember 1893, bemerkte der Beklagte, daß ein großer Teil der gekauften Mobilien nicht vorhanden war, indem die Eheleute Kellenberger dieselben bei ihrem Wegzuge mitgenommen hatten. Als dann Rothschild ihn aus einem andern Geschäfte um Bezahlung von 2280 Fr. belangte, erhob er eine Widerklage, indem er für das fehlende Inventar 4296 Fr., und wegen Behinderung im Wirtschaftsbetriebe in Folge dieses Mangels 590 Fr. forderte. Die Vorinstanz hat die Klageforderung des Rothschild im Betrage von 1663 Fr. 27 Cts. und die Widerklage Langs im Betrage von 2950 Fr. (nämlich 2650 Fr. für fehlendes Inventar und 300 Fr. für Geschäftsstörung) gutgeheißen. Die Berufung bezieht sich lediglich auf die Widerklage.

2. Frägt es sich, ob das Bundesgericht zur Beurteilung der vorliegenden Berufung kompetent sei, so hängt dies, da der erforderliche Streitwert vorhanden ist, davon ab, ob das Streitverhältnis dem eidgenössischen oder aber dem kantonalen Rechte unterstellt sei. Die mit der Widerklage geltend gemachte Forderung ist eine solche aus Kauf, und zwar bezog sich das Kaufgeschäft sowohl auf Liegenschaften als auf Mobilien. Beides, die Liegenschaften wie die Fahrhaben, wurde dem Beklagten und Widerkläger auf Grund

eines und desselben Vertrages, unter Ansetzung eines Gesamtpreises für Alles, übertragen. Dieser Kaufvertrag ist daher rechtlich als ein einheitliches Rechtsgeschäft aufzufassen, und wenn es sich hierbei fragt, ob derselbe ganz als Liegenschafts- oder aber ganz als Mobiliarkauf zu gelten habe, so kann keinem Zweifel unterliegen, daß derselbe als Liegenschafts-kauf behandelt werden muß; denn die Veräußerung der Liegenschaften bildet weitauß den Hauptinhalt des Vertrages, während die Überlassung der dazu gehörigen Mobilien lediglich als Accessorium zu diesem Hauptgeschäft hinzutrat (s. Amtliche Sammlung der bundesgerichtlichen Entscheidungen XIII, S. 510). Erscheint aber hienach das Rechtsgeschäft, auf Grund dessen die streitigen Ansprüche des Widerklägers hergeleitet werden, als ein Liegenschafts-kauf, so kommt für die Beurteilung derselben, gemäß Art. 231 Abs. 1 D.-St., ausschließlich kantonales Recht zur Anwendung (s. die citierte Entscheidung des Bundesgerichtes, S. 511, Erw. 4 u. ff.) und es ist somit das Bundesgericht nicht kompetent, auf die vorliegende Berufung einzutreten.

Demnach hat das Bundesgericht
erkannt:

Auf die Berufung des Klägers und Widerbeklagten wird wegen Inkompetenz des Bundesgerichtes nicht eingetreten.

59. Arrêt du 15 juin 1895 dans la cause Pontet contre Pontet.

A la suite de l'abandon de biens fait par Ignace Pontet, rentier à Fribourg, en faveur de ses enfants, quatre de ceux-ci, à savoir Georges Pontet et ses trois sœurs, demoiselle Louise Pontet, dame Elise Kern, née Pontet, et dame Marie Renevey, née Pontet, sont restés copropriétaires d'un certain nombre d'immeubles.

Par acte sous seing privé du 7 octobre 1889, les frères et sœurs prénommés ont procédé au partage de ces immeubles, ainsi qu'à celui d'autres biens provenant de la succession de leur mère. Georges Pontet, se trouvant à cette époque en

Portugal, a été représenté dans ce partage par le notaire Schorderet, son fondé de pouvoirs.

Le lot attribué à Georges Pontet comprenait le domaine de « Combes, » situé rièrè la commune d'Autafond, évalué à 54 000 francs, et Georges Pontet prenait, en revanche, à sa charge, les dettes grevant cette propriété, s'élevant à environ 36 000 francs.

Le lot échu à demoiselle Louise Pontet fut formé des immeubles situés dans la commune de Fribourg, et consistant en une maison avec dépendances sise avenue de la gare. Ces immeubles ont été comptés à demoiselle Pontet pour 26 000 francs, avec prise d'une dette qui les grevait.

Quelque temps après ce partage, Georges Pontet, étant rentré à Fribourg, récrimina au sujet de la part qui lui avait été faite, et prétendit, en particulier, que le lot attribué à sa sœur Louise, avait une valeur réelle bien supérieure à celle indiquée au partage, que dès lors il se trouvait lésé. Georges Pontet n'a cependant ouvert aucune action juridique en vue de faire prononcer l'annulation ou la rescision du partage.

Le 28 avril 1893, demoiselle Louise Pontet a signé et remis à son frère Georges l'écrit dont suit la teneur :

« Je promets donner à mon frère Georges, négociant, le montant de cinq mille francs (argent sonnante) dès que ma maison sera vendue par M. Muller, au prix convenu. »

Le prix fixé à M. Muller, qui devait chercher un acheteur, était de 51 000 francs, mais la vente n'aboutit pas par cet intermédiaire.

Dans le courant de l'année 1893, des négociations ont été entamées avec plusieurs personnes, en vue de la vente en question; en dernier lieu ces négociations ont abouti à une promesse de vente qui a été passée entre demoiselle Louise Pontet et Edouard Loeb, à Fribourg.

Au moment de passer la stipulation définitive avec M. Loeb, demoiselle Pontet s'est désistée et a dû payer à Loeb la dédite convenue.

Georges Pontet estimant que par la dite promesse de vente la condition posée dans l'acte souscrit en sa faveur par sa